

Les petites vérités pratiques

Laurier Veilleux, *De l'espoir et autres choses inutiles* (oeuvres de Francine Vernac), Québec, Le Loup de gouttière, 1995, 106 p., 15 \$.

José Acquelin, *L'oiseau respirable*, Montréal, Les Herbes rouges, 1995, 92 p., 12,95 \$.

Marcelle Roy, *La ville autour* (oeuvres de Paul Lacroix), Saint-Hippolyte, Le Noroît / Cadex éditions, 1995, 72 p., 15 \$.

Jacques Paquin

Numéro 82, été 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38850ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (1996). Compte rendu de [Les petites vérités pratiques / Laurier Veilleux, *De l'espoir et autres choses inutiles* (oeuvres de Francine Vernac), Québec, Le Loup de gouttière, 1995, 106 p., 15 \$. / José Acquelin, *L'oiseau respirable*, Montréal, Les Herbes rouges, 1995, 92 p., 12,95 \$. / Marcelle Roy, *La ville autour* (oeuvres de Paul Lacroix), Saint-Hippolyte, Le Noroît / Cadex éditions, 1995, 72 p., 15 \$.] *Lettres québécoises*, (82), 29–30.

Laurier Veilleux, *De l'espoir et autres choses inutiles* (œuvres de Francine Vernac), Québec, Le Loup de gouttière, 1995, 106 p., 15 \$.
 José Acquelin, *L'oiseau respirable*, Montréal, Les Herbes rouges, 1995, 92 p., 12,95 \$.
 Marcelle Roy, *La ville autour* (œuvres de Paul Lacroix), Saint-Hippolyte, Le Noroît/Cadex éditions, 1995, 72 p., 15 \$.

Les petites vérités pratiques

Nombreux sont les poètes qui cherchent la vérité,
 mais certains risquent de perdre la poésie.



POÉSIE
 Jacques Paquin

ESTHÉTIQUE ET ÉTHIQUE ONT TOUJOURS FORMÉ un couple mal assorti en poésie. La vérité du poème se situe sans doute à la frontière des deux. Les auteurs des recueils suivants ont tenté le pari, avec des résultats plus ou moins heureux, selon le cas.

Écrire pour la Rédemption

Laurier Veilleux a décidé de parler au nom de la génération X, étiquette qu'on réserve à la génération qui a suivi celle des *baby boomers*. Mais à la lecture du recueil, on se rend rapidement compte que le poète ne parle pas au nom de cette génération, mais plutôt à sa place. Ce qui a des conséquences notables sur l'orientation de l'entreprise. Veilleux utilise le « nous » pour dérouler un long poème qui franchit tout le recueil et instaure un discours de l'origine à saveur néoplatonicienne : l'âme de ces jeunes conserverait le souvenir d'une vie idéale, d'un paradis dont ils ont été rejetés et qu'ils voudront habiter à nouveau :

*De la Perfection
 Du feutré de l'Informe
 De l'obscurité silencieuse du noyau liquide
 Nos âmes se souviennent* (p. 9)

Voici résumés les points d'émergence et d'arrivée de ce poème : la génération X ne chercherait à se révéler au monde, à y prendre la place qu'elle réclame que pour replonger dans les eaux maternelles, ce qu'Alphonse Piché a appelé les « vases initiales ».

Et Veilleux de poursuivre : « Nous reviendrons dormir / En toute sécurité / Dans ses replis de vase / Et de limon » (p. 106). Nous pourrions en rester là si ce trajet était celui, authentique, d'un jeune poète qui veut rendre compte du désarroi de sa génération. Les grands élans oratoires auraient été excusables en fonction justement de l'émergence d'un discours qui lutte pour trouver (ou sauver) sa légitimité. Mais notre poète est professeur et animateur d'ateliers d'écriture, ce qui laisse à penser que lui-même n'appartient pas à cette génération. Et ma foi, cela se voit et s'entend. Il y a des relents de paternalisme dans ce long réquisitoire qui, tout en prenant la défense d'un groupe, met une croix (ou un x) sur les mots et les images propres à ceux dont il veut se faire le héraut.

En fait, cette poésie, qui cultive les majuscules comme d'autres les fleurs, évite de nommer les choses par leur nom. Toute velléité de révolte est noyée sous des paroles ronflantes qui invitent à franchir les

« portes de l'Après-Vie » (p. 31), à se trouver une « parenté planétaire » (famille quand tu nous tiens !) et à croire en « la bonté de l'Univers » (p. 35). Attention : gourou pas loin. L'inclination naturelle de l'auteur, timide au début du recueil, se fait de plus en plus insistante ; Laurier Veilleux, c'est clair, veut convertir. Il déverse un discours religieux où l'imagerie biblique vient trôner dans le ciel du Nouvel Âge, cette planante écologie du cerveau. Mais est-ce bien encore de la poésie ?

Un livre de sagesse

José Acquelin est bien éloigné de la plongée parmi les grandes majuscules de l'Univers. Il a opté pour le minimum de mots, les mots élémentaires qui disent la couleur, l'oiseau, le ciel, le vent, les arbres ou la mouche. L'essentiel, donc. Cet inventaire limité n'a rien d'étouffant cependant ; le langage ne constitue pas un rempart entre le poète et le monde, car l'univers d'Acquelin est construit à ciel ouvert. Au creux des vocables les plus nus nichent des univers en expansion que sait mettre en lumière le poète :

*au nord la peau est une neige
 au sud la peau est une terre
 à l'ouest la peau est une grande tortue
 à l'est la peau est un manuscrit vide* (p. 18)

Si tous les textes restaient à ce niveau de suggestion mesurée, nous aurions droit à un lumineux recueil, qui témoignerait d'une belle maîtrise des petits riens du langage et de la vie. Malheureusement, on y trouve trop de vices de forme sur le plan de la syntaxe. Les répétitions à outrance, notamment le retour systématique de connecteurs (parce, puisque, car, pour que), font basculer l'ensemble dans une rhétorique qui pousse parfois les propos au bord de l'insignifiance. À d'autres moments, c'est la profusion des définitions qui finit par lasser. Ajoutons cette manie du paradoxe, avec les facilités qui l'accompagnent. Bien que provenant d'un horizon bien différent du précédent recueil, cette poésie, tentée par le discours de persuasion, délaisse la forme du sens pour épuiser une morale qui semble tirée tout droit de livres de sagesse.

La mode de l'orientalisme n'a été qu'une passade au XIX^e siècle français, mais l'ésotérisme (autre avatar de l'orientalisme) semble avoir la cote ces dernières années (notamment si on juge de l'importance de cette littérature dans les salons du livre). Mais ce qui sauve Acquelin du



José
 Acquelin

prêchi-prêcha, c'est son humour, qui permet de créer cette distance qui évite la complaisance. Non, s'il faut lire ce poète, c'est par la sélection de vers comme ceux que j'ai cités en début de texte ; nul n'est besoin alors d'y décrypter quelque arcane du Monde. Le monde (sans majuscule !) est là, à portée d'oiseau, et le poème y est plus facilement respirable.

La vérité du poème

J'ai tout de suite été séduit par le très beau recueil de Marcelle Roy. D'abord, la composition de l'objet-livre excite la vue et invite à toucher de la paume. C'est la première fois que j'ai l'occasion de feuilleter un recueil de cette collection du Noroît (réalisé en coédition avec Cadex). Les œuvres au crayon de Paul Lacroix s'agencent parfaitement avec les poèmes, parfois sur une page unique, à d'autres moments (belle idée !) en surplombant les vers ; on peut ainsi lire les dessins comme un titre, comme un programme et, pourquoi pas, comme un poème en forme d'icône (ou vice versa).

Quelques traits noirs sur fond gris suffisent à connoter l'univers feutré de ce recueil. Les images de Marcelle Roy sont inspirées, comme chez José Acquelin, de la nature, dans ce qu'elle a de plus bucolique. On imagine facilement un coin de campagne pas très éloigné de la ville ou le carré de banlieue. Cette position de retrait du territoire donne accès à des événements qui se déroulent au niveau de l'infiniment petit. L'insecte, le papillon, la libellule, tous locataires d'un univers de lumière ou d'ombre selon le bon vouloir d'un soleil qui domine le décor. Tout aussi discrète est la présence d'un « je », qui arrive sur la pointe des pieds après plusieurs pages. La narratrice semble habiter le paysage comme une exilée. Serait-ce qu'elle appartient d'abord à la

ville ? On peut se permettre d'en douter quand l'écriture accorde une si grande place aux plantes et aux insectes. Jamais n'aura-t-on vu un « je » aussi discret, aussi délibérément retranché derrière le regard. Mais voilà, en poésie, le paysage peut-il être exclusivement extérieur ? Le fouillis de ciel, de soleil et de parfums n'empêche pas le jaillissement de la douleur, mais il est difficile de dire si elle provient du paysage ou de cette femme, assise sur un banc. Cette étrangère n'est pas passive, elle écrit ; mais l'écriture chez elle n'est pas aisée, elle ne participe pas à la gaieté des choses qui l'entourent. Écrire l'isole de la vie immédiate.

La poésie de Marcelle Roy suggère plus qu'elle ne dit et c'est sans aucun doute pourquoi elle réussit à y faire entrer un drame humain, difficile à définir. C'est le propre de la tragédie lorsqu'elle se glisse dans la banalité des choses les plus humbles :

les jardins
n'ont pas
l'ampleur du cri

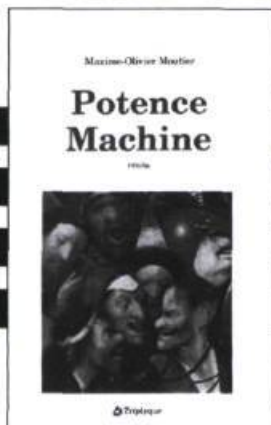
trop de buissons
et de fleurs
affolent
ma main (p. 28)



Je me suis d'ailleurs demandé si ce recueil n'était pas né d'un haïku que l'auteur aurait ensuite développé sur plusieurs poèmes. La ville a disparu, nous sommes en fin de recueil, et la page d'écriture a pris toute la place, elle envahit tout et cède la voie à la libre expansion du sujet. Parce que, de la ville au désert, le « je » se trouve toujours autour.

TRIPTYQUE

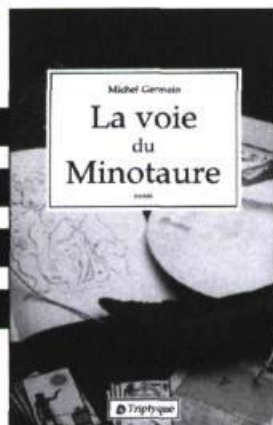
2200, RUE MARIE-ANNE EST, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2H 1N1
TÉLÉPHONE ET TÉLÉCOPIEUR : (514) 597-1666



Maxime-Olivier Moutier POTENCE MACHINE

récits
109 p., 17 \$

Dix-neuf histoires, la même vie. Celle de tous les jours, contre laquelle nos yeux, noyés dans les inepties intellectuelles de cette fin de siècle désemparée, ne risquent plus de se buter. Une vie d'injustice qu'on n'ose plus décrire. Une vie qui se trame près de chez vous, dans votre sous-sol, votre quartier, votre ville. Votre vie.

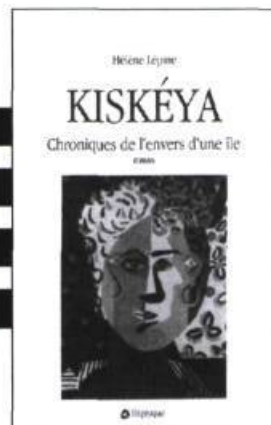


Michel Germain La voie du Minotaure

essai
155 p., 20 \$

La vie est-elle une succession de voyageurs? Le cas échéant, ces voyageurs doivent orienter leurs pas, déchiffrer les panneaux (les symboles) rencontrés en se servant des cartes (les textes) qui parlent de ces explorateurs légendaires (les personnages de roman) et de leurs parcours.

À partir d'une vision existentielle de la vie entre Camus et Castaneda, l'auteur suggère de lire pour soi ces aigres qui peuplent notre quotidien en assumant la condition de personnage.



Héléne Lépine KISKÉYA Chroniques de l'envers d'une île

roman
148 p., 18 \$

Kiskéya, l'Hispaniola des géographes, que se partagent Haïti et la République dominicaine, devient dans les *Chroniques de l'envers d'une île* terre de découvertes, de promesses, d'amours, d'angoisses et de vérités pour Alix et Laurence. *Kiskéya* saura-t-elle être l'étape finale, le havre rêvé pour ces deux femmes aux vies méandreuses?



Pierre DesRuisseaux Contre-taille Poèmes choisis de vingt-cinq auteurs canadiens-anglais

Préface de Louis Dudek



Édition bilingue
Triptyque

Pierre DesRuisseaux CONTRE-TAILLE

Poèmes choisis de vingt-cinq
auteurs canadiens-anglais
328 p., 25 \$

Édition bilingue
Première anthologie bilingue de la poésie canadienne-anglaise publiée au Québec.

Adilman, Atwood, Dudek, Glickman, Morrissey, Musgrave, Nichol, Norris, Ondaatje, Priest, Riches, Van Toorn et bien d'autres.